



Adieu forain

de Daoud Aoulad- Syad

Fiche technique

Maroc - 1998 - 1h30

Couleur

Réalisateur :

Daoud Aoulad-Syad

Scénario :

**Ahmed Bouanani,
Youssef Fadel**

Montage :

**Ahmed Bouanani,
Nathalie Perrey**

Musique :

Abdelkebir Lachhab

Interprètes :

Hassan Essakali

(Kacem)

Mohamed Bastaoui

(Larbi)

Abdellah Didane

(Rabii)

Momahed Miftah

(Le Caïd)

Nezha Rahile

(L'intitutrice)

Abdellatif Khammouli

(L'immigré)



Résumé

Le Maroc à l'envers des cartes postales. Chronique aigre-douce, **Adieu forain** rend hommage aux derniers amuseurs itinérants. Rabii, danseur travesti, est engagé par Kacem, forain propriétaire d'un stand de loterie, pour sillonner les villages du Sud, durement touchés par la sécheresse. Le film raconte l'histoire de 3 destins, liés par leur itinéraire provisoirement commun : celui de Rabii avec ses rêves d'un ailleurs plus clément ; celui de Kacem, malade, qui fuit un passé sombre ; celui, enfin, de son fils unique, Larbi, ex-boxeur, ex-taulard, violent et mythomane qui finira dans la solitude...

Critique

La terre est sèche et les populations du sud n'ont plus envie de consacrer leur temps aux amuseurs. **Adieu Forain**, docu-fiction bourré d'émotion et silencieux comme le monde qu'il décrit, est aussi un témoignage sur une culture qui s'en va progressivement. Trois personnages sont au centre de cette chronique qui mêle nostalgie et rêves impossibles. Premier long métrage de Daoud Aoulad-Syad, **Adieu Forain** est un regard froid, une chronique sensible sur la fin d'une époque. Nostalgique s'abstenir. La fin d'une époque. La foire ne rapporte plus, et les amuseurs passent inaperçus,

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

au milieu d'un monde qui, jadis, les avait adulés. Les temps ont changé et la nature n'est plus généreuse. La sécheresse a atteint une terre où les animateurs des fêtes foraines - de l'acrobate aux charmeurs de serpents en passant par les musiciens ambulants - ont toujours fait partie intégrante de la culture. Mais cette terre de "Halqa" (théâtre populaires) n'est plus la même.

La région autrefois bruyante est gagnée par un calme plat. Il reste cependant des gens qui s'accrochent. Kacem est un vieux forain, propriétaire d'un stand de loterie. Artiste ambulante et solitaire, il semble avoir ses beaux jours derrière lui. Une rencontre avec un jeune travesti le secoue et lui redonne espoir. Il remonte donc dans sa caravane et se lance sur les chemins qu'il a toujours fréquentés, en compagnie de Rabii et de Larbi, son fils - un personnage déchiré, malmené par la vie et animé par la haine envers tout le monde. Mais il faut vivre.

L'histoire d'une cohabitation difficile, faite de rêves, de désillusion et de confrontations, nous conduit dans différentes contrées et révèle toute une galerie de personnages (un sympathique vagabond philosophe, une institutrice, des caïds assez particuliers), mais aussi des sentiments singuliers.

Le rêve se poursuit cependant, à travers des routes sèches qui donnent sur des paysages jaunes. Point d'eau, point d'espoir. Dès lors, ce voyage ressemble à l'errance de trois personnes (pas seulement) à la recherche de leurs destins.

Ce film est d'abord une chronique sociale et nostalgique, qui se veut le témoin d'une époque. Daoud Aoulad Syad, en empruntant les chemins du docu-fiction, privilégie surtout la psychologie et l'émotion qui entourent un trio assez singulier fait d'un travesti loyal,

d'un fils grincheux et d'un vieil homme à l'antichambre de la mort, tous étant, bien sûr, animés (c'est l'argument) par la volonté de faire perdurer une tradition. Ce n'est qu'un leurre cependant. Car

eux-mêmes ne croient plus à leur métier, même dans les rares moments pendant lesquels ils amusent un public pantois. Le parti-pris du réalisateur est évident. D. A. Syad a assurément opté pour la description d'une déchéance inéluctable, évoquée à un rythme frénétique qui est du reste un moment de rupture avec la lenteur du début (rendue plus lourde par un silence continu). Et tout se joue à ce niveau, car la nouvelle génération ne ressemble pas à l'ancienne. Le car-stand, qui a fait les beaux jours du vieux forain, finira à la ferraille, pendant qu'une certaine amitié naît entre les jeunes forains qui rêvent d'ailleurs. Le temps n'est décidément plus celui des amuseurs. Et c'est peut-être à raison que Larbi, après la mort de son père, lancera à son nouvel ami une phrase d'une force symbolique : "on se reverra sans doute... ou à New York... ou à Hollywood." Le père est sous terre, l'héritier rêve d'une autre terre, le travesti trouve un travail de danseur dans un hôtel et, au loin, un cheval blanc galope. Sans doute la seule note optimiste dans cet univers qui s'en va. Autres temps, autres rêves.

*Ecrans d'Afrique - n°23
Premier semestre 98*

Adieu forain ne peut susciter qu'un intérêt purement sociologique : trois forains sillonnent le Maroc, refoulés par les autorités locales, l'un vieux et malade, les deux autres rêvant de partir à l'étranger. On aurait tort pourtant de l'y réduire. **Adieu forain** est un film inégal, plutôt ennuyeux, mais qui se permet quelques belles scènes dessinées avec discrétion. La curieuse fête avortée, par exemple, où un maître de maison, dans l'attente de ses invités, passe deux fois devant la caméra vidéo d'un convive, donnant l'impression exacte que nous assistons à deux prises d'une même

scène. Le récit ne dispense que des temps morts, des lambeaux, dédramatisant systématiquement tout ce qui pourrait faire rebondir le film : Rabii est un travesti mais aucune ambiguïté sexuelle ne s'immisce entre lui et les deux hommes ; Larbi, mythomane tout juste sorti de prison, ne devient jamais le personnage moteur de fiction que l'on pouvait déceler en lui ; enfin, Kacem, malade, n'agonise pas, il disparaît purement et simplement. On se dit alors que le film aurait dû tourner autour de ce personnage fatigué, centre de gravité vacillant, plutôt que d'accompagner Rabii et Larbi dans leurs dérivés.

Le film souffre, hélas, de son ancrage sociologique qui le réduit souvent à un regard nostalgique et sentimental. Pour réussir totalement un film plat, dédramatisé, il faut aplatir la psychologie, ce que le cinéaste s'est refusé à faire, et aplatir la mise en scène (or l'abus du grand angle ou des contre-plongées alourdit le film). Il s'agit après tout d'un premier film. Espérons que le second osera appliquer ce que le premier ne fait qu'esquisser : fonder son esthétique moins sur l'hommage et la chronique, que sur l'ellipse et l'effacement des personnages.

Stéphane Delorme
Cahiers du Cinéma n°534 - Avril 1999

Propos du réalisateur

Adieu Forain rend un double hommage.

Un hommage aux derniers forains, musiciens, danseurs, conteurs, fabulateurs, dresseurs, jongleurs, saltimbanques et troubadours, à tous ces artistes populaires, amuseurs-animateurs des rues et des places publiques.

Un hommage tout particulier au travesti dont j'ai fait mon personnage principal. Pourquoi l'avoir choisi, lui ? Parce qu'il est le plus vulnérable, le plus marginal aussi. Il est la première victime des profondes mutations qui secouent le pays, le premier à être renvoyé au vestiaire, prié de se rhabiller.

Des femmes, aujourd'hui, montent sur les tréteaux : ce sont des professionnelles. Autrefois, jusqu'à la fin des années soixante, c'était "Achouma", honteux dans le sens religieux, c'était péché pour une femme de s'exhiber devant les hommes.

Celui qui choisissait de revêtir les attributs de la femme, portait perruque et se maquillait ; mais ce n'était pas un efféminé, un homo, comme on dit aujourd'hui. Bien sûr le personnage est troublant, ambigu. Il provoque les hommes. Les hommes le raillent, lui lancent des quolibets pour mieux affirmer leur propre virilité, un travesti en entend plus qu'aucune vraie femme n'en entendra jamais.

Quant aux femmes, elles ont toujours chouchouté les travestis : elles ne se sentent pas travesties mais comprises.

Pourquoi les forains sont-ils condamnés à disparaître ? Le film montre comment les officiels, représentants locaux de l'autorité centrale, refoulent les forains, interdisent leur établissement sur le terrain de leurs communes, sous des prétextes fallacieux : danger de propagation d'épidémies (le choléra), favorisée par des regroupements populaires.

En ville déjà, il n'y a plus de place pour eux, plus les terrains vagues de mon

enfance. Les forains s'installent hors les remparts, entre deux décharges, comme les tsiganes en Europe, indésirables.

Toutes les scènes du film, se déroulent dans ces espaces "débouchés". On n'entre pas en ville, sauf pour aller mourir, comme Kacem, à l'hôpital. On traverse des campagnes, ravagées par la sécheresse, qui se meurent comme meurent les fêtes foraines.

Le film raconte cette quête d'ailleurs ; ces conflits présents entre l'officiel et le populaire. Les trois personnages centraux, trio réuni, le temps d'un voyage, le dernier voyage du vieux forain Kacem, de son fils Larbi et du jeune travesti Rabii, sont chacun à la poursuite d'un rêve. Ils veulent croire au rendez-vous de leur destin.

Dossier distributeur

Le réalisateur

Daoud Aoulad-Syad est né à Marrakech, au Maroc, le 14 avril 1953. Il réalise ses deux premiers courts métrages, **K riculture** et **Paris 13 juillet** à l'occasion du stage "Université d'été, découverte du cinéma en France", à la FEMIS en 1989.

En 1991, il réalise **Mémoire Ocre**, un court métrage documentaire (22'), en 35 mm, couleur et noir et blanc diffusé sur Arte en 1993, et sélectionné à "Ecrans du Sud" de Vues sur les Docs à Marseille.

En 1993, il réalise un court métrage de fiction (20') **Entre l'absence et l'oubli**, qui reçoit une mention au Festival de Clermont-Ferrand 1994 et une mention spéciale du jury à la 2^{ème} Biennale des cinémas arabes, Paris, 1994. Le film est sélectionné dans les festivals de Carthage, Fribourg et Milan.

En 1994, Daoud Aoulad-Syad est premier assistant réalisateur du film allemand de Frieder Schlaich tourné au Maroc.

En 1995, il réalise **Al-Oued**, un court

métrage documentaire/fiction (20'), en 35mm, noir et blanc et couleur, qui reçoit le prix IMA à la 3^{ème} Biennale des cinémas arabes, Paris, (juin 96), le prix de la Charte du bassin méditerranéen, Palerme (juin 96), une mention du jury à Vues d'Afrique, Montréal, (mai 96). Le film est sélectionné dans les festivals de Clermont-Ferrand, Cinéma du réel, et au Festival du cinéma africain à Milan.

Adieu forain est le premier long métrage de Daoud Aoulad-Syad.

Le film a été sélectionné au Forum international du nouveau cinéma, Berlin 99 et a reçu le prix de la critique, le prix de la presse et le prix spécial du jury au Festival du film de Casablanca (98), le prix de la critique au Festival du cinéma méditerranéen de Montpellier (98) et le prix de la première œuvre cinématographique à la 4^{ème} Biennale des Cinémas Arabes à Paris (98).

Daoud Aoulad-Syad a publié *Marocains* en 1989 aux éditions Contrejour/Belvisi et *Boujaad, espace et mémoire*, en 1996, aux éditions Data Press.

Il est également photographe et a exposé dans le monde entier.

Dossier Distributeur

Filmographie

Courts métrages :

K riculture 1989
Paris 13 juillet

Mémoire Ocre 1991

Entre l'absence et l'oubli 1993

Al-Oued 1995

Long métrage :

Adieu forain 1998